

Philippe Skolle

L'administration - Les massacreurs - Les fumistes -
Les nouveaux esclavagistes - Les gourous et révérends -
Les gens bruyants - L'ordinateur - Les « sportifs » -
Les racistes - Les bébés-éprouvettes - Les mecs -
Les fabricants d'armes - Les intellos et « psymachins » -
Les pollueurs - La télévision - Les terroristes -
Les vedettes - Les drogués et trafiquants - Les touristes -
Les affameurs - Les élèves de l'ignorance - Les suiveurs de modes -
Les fanatiseurs - Les homosexuels -
Les marginaux - Les « enfants reconnaissants » -

**VOUS
ME FAITES
PLEURIRE!**

L'Orcade

“ Un humour qui percute les absurdités de notre époque. Skolle est un satirer d'élite ! ”
(Allures Magazine)

“ Le plaisir des mots dans l'art acidulant du 2^e degré. ”
(Philippe Lefait, Antenne 2)

“ Philippe Skolle rit tout haut ce que chacun pleure tout bas. Et avec quelle insolence ! ”
(Claude Lévy)

“ C'est excellent, le style, le coup d'œil... et un plaisir de lecture. ”
(Jean Raspail)

À suivre, 7 des 26 lettres, extraites du livre.
VOUS ME FAITES PLEURIRE ! a été écrit en 1984 et publié en 1987. Il reflète mon état d'esprit de l'époque. Malgré mon évolution personnelle sur certains sujets et les changements survenus dans le monde depuis les années 80, nombre de ces thèmes sont malheureusement toujours d'actualité.
Phil Skolle, 2016

Dessins de Jean-Michel PELHÂTE

Lettre C AUX FUMISTES

*Combien de gens ne sont abstraits
que pour paraître profonds.*
J. Joubert

Chers fumistes,

Il m'a semblé urgent de vous adresser ce courrier pour vous supplier de manquer d'inspiration et de museler votre imagination. Nous sommes saturés des virtuoses de la médiocrité. Aux noms de l'agrément et de l'harmonie respectez nos sens ! Aux noms de la création de talent et de bon goût (que *je* discute, n'en déplaise aux tolérants de tous bords) épargnez-nous vos chansons, vos musiques, vos tableaux, vos pièces, vos films et vos œuvres en général ! Les chanteurs de la vacuité, les improvisateurs de faux jazz, les compositeurs de grincements, les cinéastes du fastidieux, les peintres du néant, les théâtraux de l'incohérent, les sculpteurs de la difformité, les photographes sans lumières, tous les soi-disant créateurs de l'inconsistant et de la prétention, soyez priés à genoux de vous retirer dans le secret de vos cuisines ! Vous ferez œuvre de salut public.

À vous qui vous croyez chanteurs parce que vous produisez quelques sons avec la voix, je souhaite des lendemains qui déchantent. Prenez à votre compte la maxime de Coleridge : « *Les cygnes chantent avant de mourir. Certaines personnes feraient bien de mourir avant de chanter.* » Vos prestations radiophoniques et télévisuelles vous permettent d'escalader les marches vers le « tube », symbole de votre consécration en FM. Dieu soit loué, une certaine justice veut que votre gonflement passager s'atténue avec le temps, tel un soufflé qui retombe, vidé de son air. Beugleurs nouvelle-vague, qui vomissez dans vos micros, vous atteignez votre pleine mesure lorsque je coupe le son de mon téléviseur : en muet, votre ridicule crève l'écran. Privés de vos vagissements, votre dégaine déhanchée et vos becs large ouverts sur vos amygdales constituent un spectacle rare. Merci de me divertir par vos talents de pantins aphones. Hélas,

à la radio, force est de devoir renoncer à ce plaisir. Si la FM reste allumée, vos braiments de rock n'autorisent aucune autre option. Vos musiques branchées sur le secteur accompagnent vos vidanges vocales d'éclats électriques (et de *jingles* râpe-nerfs) sur rythme binaire : il apparaît donc que vos aptitudes d'exécutants et votre génie de composition vous permettent de compter jusqu'à deux. Le synthétiseur vient à point vous sauver de la difficulté : tripotez-le ici et là, et il module tout seul. Ainsi, vous nous enregistrez des cascades d'onomatopées artificielles frappées de tempos secs et répétitifs. Et vous glapissez sur l'ensemble. Jamais sonorités à prétention musicale n'ont autant mérité le titre de « tube ». De tube creux, ça va de soi.

Que les chanteurs-guimauve ne se sentent pas élite. Si leurs musiques sonnent de manière plus plaisante, ils pèchent par la vanité du texte. Le petit-nègre est très prisé parfois : « *Moi vouloir toi* » ; « *Allô, Maman, bobo !* » ; « *Pouvoir, pouvoir, yé-yé / Moi n'en plus pouvoir* »¹ Vous nous prendre pour des cons ? Moi poser la question. Vous pas capables écrire phrases élaborées ? Ah ! ça être voulu ! Pardonnez-moi, moi pas très fin... Moins on en fait (de paroles), plus on en gagne (d'argent). Règle d'or de la chanson actuelle ? L'indigence de certains textes laisse penser que le public se contente de peu, voire de rien. Jugez-en : « *Comment ça va ? Comment ça va pour toi ? / Parce que pour moi, oh oui, pour moi / Ça va pas, mais pas, mais pas du tout (...)* *J'attends Lola, j'attends Lola, j'attends Lola qui vient pas...* » ou « *An-dy, dis-moi oui, Aaaandy, dis-moi ouiii !* » bêêêlent Patrick Bruel et Catherine Ringer. Qui aura la présomption de relever le défi au ras du sol ? Bon, il y a les chanteurs à texte et les chanteurs à prétexte. Ceux qui divertissent connement, et ceux qui ont quelque chose à dire. Deux mondes parallèles.

Inutile de m'appesantir sur les improvisations de free-jazz. Que suffise ma définition fantaisiste de cet art si plaisant : « On ne souffle pas dans une trompette, on pète dans une tronsouffle. » Oui, je sais, c'est très drôle...

Mais parlons de vous, compositeurs de musique dite « contemporaine ». À votre rencontre, je deviens anecdotique : un soir j'assistais à un concert dont le plat principal était Gershwin. En amuse-gueule, un jeune homme bien mis se présenta sur scène avec un trombone rutilant et commença à souffleter dedans comme un asthmatique, parvenant à extraire de son instrument une note constipée toutes les deux minutes peut-être. Je me demandais quelle

¹ Hardy/Souchon/Chedid – dommage, je les aime bien ces trois-là, justement !

était cette œuvre qui semblait écrite exclusivement de soupirs et de pauses. Et le pauvre tromboniste peinait tant sur son cuivre astiqué, pour en produire un timbre si épuisé que je priai afin qu'on ne lui donne jamais du Telemann. Au bout de vingt minutes, enfin, ce triste apéritif dégluti, on nous révélait le nom du phénix : Darius Milhaud. Pour ma part, je l'aurais intitulé *Rhapsodie sporadique*. Cette musique est très prisée de ces gens tout à fait cohérents qui ont un portefeuille de droite et une « sensibilité » de gauche, et qui sont fiers d'aduler une musique pénible du XX^e siècle au lieu d'apprécier une musique pénible du XVII^e siècle. La musique de chambre n'a pas davantage mon adhésion par le fait même qu'appelée « de chambre » elle me soporifise. Entre le casse-nerfs contemporain et la camomille Louis XV il y a tant de continents musicaux à découvrir...

En une autre occasion je me trouvais au Pomona College en Californie, dans un studio du département de Musique. Le Professeur K. transpirait sur une partition de Pierre Boulez, prenant très à cœur la composition du maître. Pourtant, sur un mouvement impulsif, parce qu'un demi-soupir avait été retenu sous les doigts de son accompagnatrice au second piano, le professeur excédé déchiqueta la page, la transformant avec hargne en confettis géants qui permirent à l'opus de Boulez de voler plus haut que d'habitude. Je pensais que ça ne valait vraiment pas la peine de faire monter sa tension artérielle pour un tel bastringue. Que d'agressivité ! Si l'auteur n'avait pas intitulé ce martelage de pianos, je l'aurais appelé *Écrase-doigts* ou bien *Orage sur tôle ondulée*. J'eus la chance d'entendre aussi *Monument*, *Selbstportrait*, *Bewegung* de György Ligeti. Au bout de huit minutes de cette « merveilleuse étude du tempo », dicit Professeur K., je commençai à regretter le Moyen Age et ses tortures classiques. Je crois, en toute sincérité, que les personnes les plus aptes à apprécier une telle musique ne sont pas les fines oreilles, mais les sourds.

Or, ces caco-symphonies d'avant-garde n'ont pas vocation à émouvoir. Pierre Boulez ose décréter son mépris de la mélodie et de l'harmonie : « *L'émotion ? (...) Le plaisir de l'oreille ? On l'a cherché assez longtemps pour qu'on puisse aujourd'hui le jeter par-dessus bord sans trop de regrets. L'action de la jeune musique n'est plus du tout de faire palpiter les cœurs sensibles mais de captiver les esprits.* »² Voilà pourquoi il dirige l'IRCAM³, laboratoire de la musique actuelle où il réduit l'art à une science expérimentale et où il pétrit la sensibilité en

² *Le métier d'auteur*, M. Vessilier-Ressi, Dunod, 1982.

³ Institut de Recherche et de Coordination Acoustique-Musique.

une démarche cérébrale. Chaque année, l'IRCAM reçoit quelques millions en subventions pour assassiner la musique, cracher sur Brahms et Mozart, et intéresser des mélomanes salonards à des stridulations et à du fracas instrumental. Goethe en dit ceci : « *Souffler dans la flûte, ce n'est pas en jouer ; il faut mouvoir les doigts.* »

Les fumistes comme vous essaient à tous les horizons artistiques. Au musée, vous figurez aux meilleures cimaises. Les peintres minimalistes exposent pour un public averti des toiles où l'expression avoisine le zéro absolu : j'ai vu, au MOMA de New York, un cadre aux dimensions gigantesques empli d'une blancheur immaculée que traversait une ligne noire verticale. L'ensemble était signé. Signer un tel vide, c'est téméraire ! Dans nombre de galeries, j'ai pu goûter les mêmes étalages mégalomanes, par la taille des tableaux, et le même dénuement dans ce qu'ils étaient censés exprimer. Plus la toile est vaste, moins elle contient. Les sujets abstraits se limitent à quelques tracés représentatifs de l'esprit qui les a conçus. À cet égard, l'artiste se pose en génie du charlatanisme. Un exemple parmi cent : Jackson Pollock torchait avec brio quelques mollards d'encre noire sur des surfaces mahousses. Il est entré au panthéon des pignocheurs. Quand peinture rime avec imposture...

La sculpture moderne tient son rôle dans la mystification : les tripatouilleurs de carton-pâte et les soudeurs de clés à molette agrégées ont beau se prendre pour Rodin ou Michel-Ange version XX^e siècle, passeront-ils à la postérité ? Pourvu que non... Dans la poussière du temps la mémoire collective retiendra-t-elle les seuls artistes bénis des dieux ? Les façonneurs de l'abscons et de la mocheté ne demeureront-ils que dans les exclamations entendues des mondains parvenus, ceux qui tentent d'oublier que leur père était marchand de casseroles. Mais les bons vieux bourgeois ne sont pas en reste, soucieux de paraître à la page. Sincérité ou snobisme ?

Un exemple : les colonnes de Buren, dont on nous a rebattu les oreilles. Ces érections de pâte dentifrice dans cette magnifique perspective du Palais-Royal sont un outrage au sens esthétique. Quel génie a-t-il fallu pour aller planter ces compissoirs pour chiens au cœur d'une architecture qui se suffisait à elle-même ? Leur place était assurément ailleurs, à la Défense ou à l'ombre des tuyauteries déjà pouilleuses de la raffinerie Kulturelle en plexiglass Georges-Pompidou à Beaubourg.

Je me contenterai de hausser les épaules à ces photographes dont le talent imaginatif se satisfait de la terne reproduction de murs

délabrés, d'objets sans intérêt et de portraits banals à gémir. Et je dédaigne ceux qui mettent en scène avec une trivialité consommée leurs fantasmes sexuels dans des piaules sordides. Beaucoup de prétendus auteurs de photographie — « écriture de lumière » en grec — publient et exposent leurs pléthores d'images, chefs-d'œuvres de la platitudo et de l'insignifiance. Mais de sujet, point. De lumière, point.

Quant au théâtre d'avant-garde et au cinéma intellectuel, ils se taillent une solide part de cette tarte à la crème que sont les spectacles élitistes. Les pièces hermétiques à message intraduisible et les films à thèse dormitive attirent une intelligentsia masochiste qui éprouve un étrange plaisir à se tordre la cervelle, croyant penser, avec de l'air, de l'incohérent et si possible du malsain. Ferreri, Greenaway et Zulawski en sont des illustrations en ce qui concerne l'écran. Ces caleçonnades sur scène ou filmées nous montrent des personnages sinistres qui émettent une parole tous les quarts d'heure et meublent le reste du temps avec des silences lourds de signification, le tout avec des mines de circonstance et des gestes hystériques ou d'une lenteur calculée. Le spectateur qui bâille, s'agite ou sort avant la fin n'a rien compris à la sublime symbolique du jeu des acteurs ; et il ne sait pas contempler le nombril de l'auteur ni le génie du metteur-en-scène. Quel ingrat !

Les dramaturges de ces pièces en jus de boudin et les réalisateurs de ces films pour lesquels il faut apporter son oreiller ont bien de la chance de pouvoir convaincre des histrions de jouer leurs œuvres. Il est vrai que le chômage sévit dans la profession. Heureux sont-ils aussi de séduire un public.

Bref, vous tous, créateurs en tous genres, vous devriez bien allumer un cierge à Sainte-Barbe, patronne des raseurs.

En littérature vous êtes légion, fumistes. Votre modèle le plus éminent est Marguerite Duras qui nous a pondu des rédactions de 4^e, fond et forme, et des films aussi passionnants qu'un tuyau de canalisation désaffecté : longs, froids et vides. Il faut avoir vu *Vera Baxter* et *Le camion* ! Au sujet de ce camion : « *Marguerite Duras invente, et ose une sorte de film sans film, de film sur l'absence de film...* »⁴ Rien à ajouter. Sylvester Stallone a encore de la marge avec ses biceps et sa mitrailleuse : il peut continuer à nettoyer les cervelles primaires, ce n'est pas demain que Vera Baxter lui fera de l'ombre !

Cependant Duras reste un phare de l'illusion dont se délectent un lectorat confit dans le culte durassien et les futurs écrivassiers qui

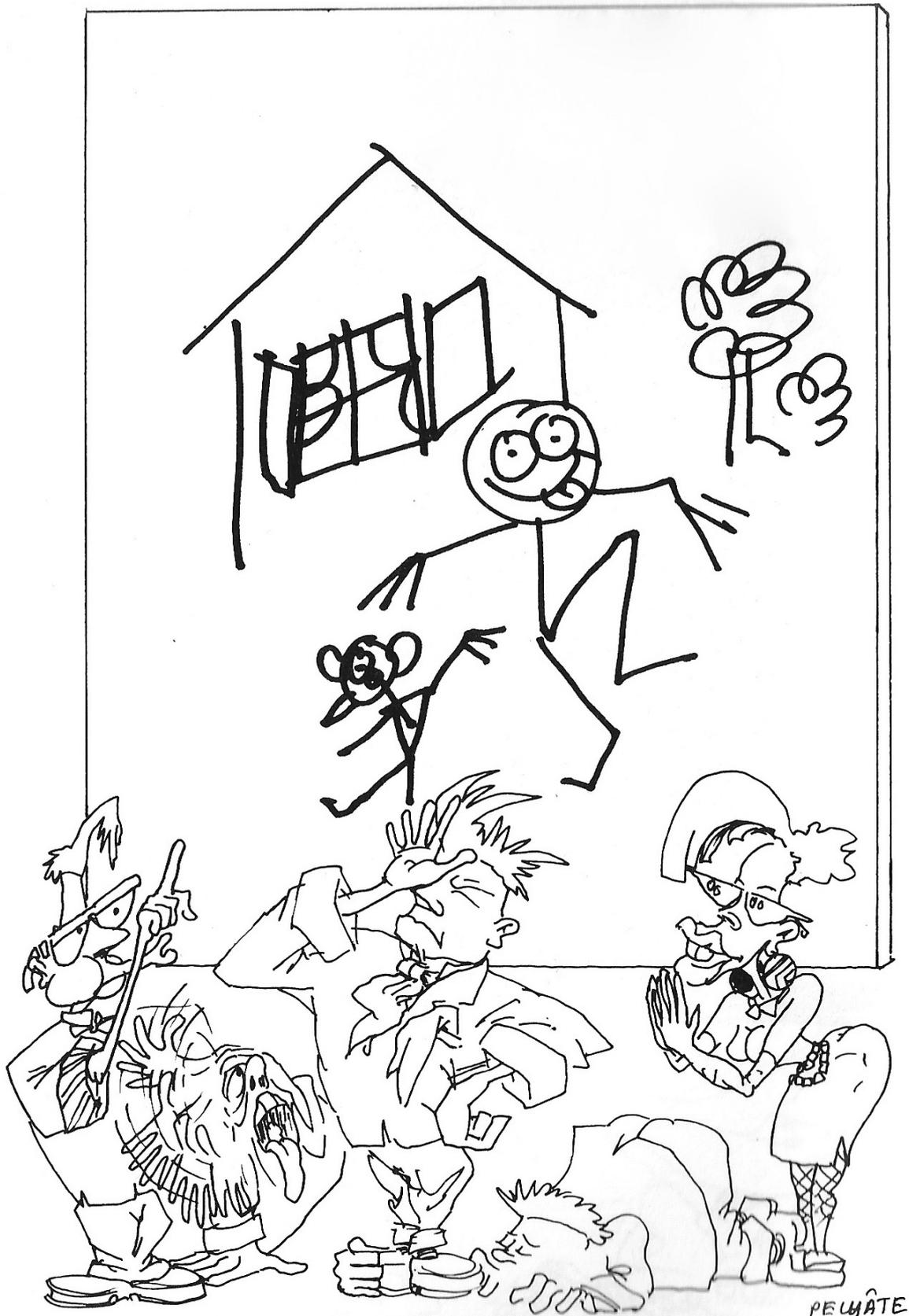
⁴ *L'écriture filmique de Marguerite Duras*, Madeleine Borgomano, Ed. Albatros.

commenceront chaque phrase par « Je » ou « Il », ponctueront chaque dialogue par « dit-elle ». Et pour le reste, ils prendront modèle sur Sollers : pas de signes autres que des « ... », et en ajoutant des « ! » ils se croiront Céline. Et surtout, ils gaveront leurs textes de gérondifs, sèmeront quelques métaphores controuvées dans les passages à vide (nombreux) et ne se reliront pas (sauf à la télévision) afin de ne pas endiguer les épidémies d'adverbes en « -ment ». Dans *Femmes* de Sollers, j'en ai relevé 17 en trois pages. Il est (comme tous) « l'écrivain le plus doué de sa génération. » Ces auteurs-là, les médias se les arrachent et les prix leur pleuvent dessus. Ils empuantissent les Lettres, mais continuent à nous ch... des pavés dits « romans » où il n'est question que de leurs baisouilleries et de leurs humeurs parisiennes. D'une page à l'autre, de descriptions culières en foutroeries héroïques (vous remarquerez que les narrateurs sont toujours des champions de la broquette !), d'étalements sur leur enfance banale en bavasseries pseudo-philosophiques, ils nous entraînent dans les fosses septiques de leur narcissisme incontrôlé.

J'arrête là mon courrier. Je vous livre une ultime réflexion de Jean Rostand : « *La grande séduction des œuvres inintelligibles, c'est que les sots y entendent aussi bien que les gens d'esprit.* »



PELHÔTE



Lettre D AUX NOUVEAUX ESCLAVAGISTES

*Ils étaient usés à quinze ans,
Ils finissaient en débutant (...)
Ils étaient vieux avant que d'être,
Quinze heures par jour le corps en laisse.
J. Brel, Jaurès*

Messieurs les nouveaux esclavagistes,

Les adultes ont aboli la servitude et on a déclaré sacrés les Droits de l'homme. Grossière erreur. Certaines économies nationales souffrent d'un déficit en énergie laborieuse et d'un grave manque à gagner. Mais le ciel a agréé vos doléances et vous a fourni cette bénédiction que sont les enfants. Et leur encombrante inutilité a trouvé une issue favorable : en les attelant à des tâches taillées sur mesure, ils font acte salvateur pour le bien commun. Au charbon, la marmaille ! En vertu de cet ordre digne de notre époque, environ 75 millions de gosses de huit à quinze ans sont exploités à travers le monde. Le Bureau International du Travail en recense officiellement 52 millions. De quoi se mêle-t-il ? Voilà au moins 52 millions de gamins qui ne subiront pas le chômage. Les adultes en Occident se débrouillent comme des manches à balai. Vous nous donnez une belle leçon de pragmatisme économique en employant à temps plus que plein *même* les enfants ! Tenus à la corvée, ils échapperont, de plus, à la délinquance. Pendant qu'on est dans les trous des mines de métaux précieux pour l'industrie, on n'est pas à faire des conneries dans la rue. Bravo.

Fermons donc les yeux sur les conditions où vous les maintenez : journées de douze heures, port de charges trop lourdes (les entreprises françaises s'en plaignent aussi), malnutrition, absence de soins, salaires de clopinettes et autres broutilles... Que les parents les louent à des sociétés ou que des agents recruteurs de main-d'œuvre infantine les acquièrent au prétexte de leur assurer une éducation, cela ne tire pas à conséquence, car seul le résultat compte : les petits font vivre les grands.

À Bangkok, des fillettes de douze ans fabriquent des ballons gonflables à longueur de journée pour les fillettes de Paris. À Bangkok quelque 100 000 esclavetons triment dans les ateliers, les

usines, les restaurants, les compagnies de transport. Et les mouffettes qui ne besognent pas sont livrées aux « bavements » de touristes étrangers dépravés, la prostitution étant une noble option de rechange pour éviter le travail forcé. Un mioche s'y achète 400F⁵. Question : combien s'achète la liberté de ceux qui sont condamnés pour 20 g de hashish et qui pourrissent dans les tôles de ce paradis touristique en espérant échapper à leur exécution ? Mais on ne va pas chipoter ! La Thaïlande fait rêver...

Plus près, l'Italie emploie dans l'illégalité un demi-million de bambins. L'Allemagne s'exclame devant les 6000 petits Turcs qui y peinent dès l'âge de neuf ans. En France, les rejetons d'immigrés figurent parfois sur la liste pas très blanche. L'Espagne compte 250 000 ouvriers de moins de quatorze ans. Les États-Unis se montrent compétitifs avec leurs jeunes Mexicains. Ailleurs, en Égypte, au Congo, en Inde, en Turquie, en Colombie, au Brésil, des millions de bras frêles tirent, soulèvent, nettoient, tissent, remplissent, emballent, creusent pour trois sous et des coups de pieds aux fesses.

En Occident, les enfants martyrs, battus, négligés, violés ou enfermés dans des placards n'ont pas la chance d'être envoyés au coltin. En France, ils sont 50 000 à subir des traitements de chiens... Et l'Administration, toujours engourdie, lève parfois une paupière revêche sur un drame ponctuel, quand enfin des quasi-preuves sont là pour réveiller le mammouth juridique, cependant que des gosses continuent à « tomber de leur pot », à « chuter malencontreusement dans l'escalier », à « se boucler par accident », aidés par quelque parent vicieux... Les voisins s'écrasent, les médecins ne sont pas alertés, les services sociaux sont vigilants mais circonspects dans l'accusation, et l'opinion s'émeut, mais rien ne se meut.

Viennent se joindre à ce cortège les deux millions de mineurs prostitués de par le monde. L'esclavage est polymorphe.

La misère est le meilleur parent. Mais essayez de faire admettre ça aux instances internationales qui interdisent le travail infantile, ces empêcheurs d'exploiter qui croient encore qu'un système économique juste et respectueux des personnes est envisageable !

Heureusement, la législation en ce domaine reste ignorée, sinon, comment apporteriez-vous votre tribut au développement des communautés humaines ?

N'oubliez pas de me livrer deux fillettes par retour du courrier.

⁵ 61 euros.



Lettre J AUX BÉBÉS-ÉPROUVETTES

*Bébé-éprouvette : né de père en cornue
et d'une verge fiole.*
Breffort

Mes chers petits,

Je vois poindre l'aube du XXI^e siècle et je réalise qu'elle éclairera ma quarantaine de ses premiers rayons. L'âge de petit d'homme m'aura depuis longtemps quitté, mais je contemple déjà le vôtre avec nostalgie. Ce sentiment se voile pourtant d'inquiétude. Mois qui ne suis votre aîné que de trente ans à peine, je vous regarde, ahuri, les bras ballants, et je cherche à saisir en vous la signification du mot « enfance ». Génération de fin de siècle, de quelle race es-tu ?

Oui, mes poupons, savez-vous que se pose le problème de vos origines ? Tout simplement. D'où naissez-vous ? « Mais de nos parents », répondrez-vous. Certes, certes... Et cependant, j'entends le tintement de plus en plus fréquent des tubes entrechoqués entre les doigts des docteurs Jekylls de la biogénétique. Je sais, j'exagère. Si peu, car pour la majorité d'entre les bébés issus d'un ventre humain de A à Z, et à sang pour sang, un nombre certain de vos futurs contemporains viendra à la vie à travers une série de tuyaux de verre. Et alors, me réplique-t-on, « les gens stériles n'ont-ils pas droit au bonheur de la parenté que leur offre la science ? » Si fait, si fait, ajouté-je, la science permet de grandes choses : le bistouri à laser, les transports à Mach 2, l'homme orbital et la bombe à neutrons. Et les gosses à plusieurs parents. Car c'est là que se situe *le* problème : *qui* est fils de *qui* ? Vous, les enfants conçus *in vivo*⁶, les marmousets des ventres loués, qui vous reconnaîtra ? Vos familles, qui auront ramené l'union impossible à une recette de cuisine réalisable ? Très facile : il suffit de deux femmes — une opérationnelle et une stérile avec un fort désir maternel — et de quelques gouttes de sperme frais cristallisé. Mélanger le tout, transvaser et laisser reposer neuf mois. Le jour où vous chercherez votre identité, mes chérubins, vous vous

⁶ Par transplantation de l'œuf.

gratterez la tête ! Un peu comme moi avec mon histoire de père biologique inconnu et de père adoptif, sur lesquels étaient apposé un lourd secret... Pas besoin de généticien pour brouiller les racines d'un homme, mais, me dit-on, les choses sont claires depuis le début entre les protagonistes de cette farce humaine : géniteur anonyme, mère porteuse, parents commanditaires, chacun signe un contrat moral « pour le bien-être du marmot à venir ». Mais quand la science (ou les aléas des histoires personnelles) vous fournit *trois* parents, il vaut mieux que tout soit clair — ou au contraire n'émerge *jamais* du fond des consciences —, parce que tout ce joli trafic pour satisfaire l'impérieux désir d'enfant peut à tout moment tourner à la fange la plus glauque. Être fils ou fille d'intermédiaire ou de fantômes n'est jamais anodin quoi qu'on en dise... Et puis, pardonnerez-vous à vos parents improductifs de vous avoir fait fabriquer par une saillie artificielle, un utérus de location ou un donneur masturbé ?

Entrons dans le concret : aux États-Unis, Madame S. accepta de se faire inséminer *in vitro*⁷ avec le sperme de Monsieur L., dont l'épouse était stérile. Moyennant 10 000 dollars. L'enfant naquit microcéphale : il avait une tête de la taille d'un pamplemousse. M. et Mme L., déçus du « produit final », refusèrent d'en prendre livraison. Peut-être a-t-il pu être refourgué avec une étiquette ainsi libellée : ORPHELIN MICROCÉPHALE ÉLABORÉ PAR CONJONCTION D'UN SPERMATOZOÏDE DÉCONGELÉ ET D'UN OVOCYTE DE LOCATION. ABANDONNÉ PAR SES TROIS PARENTS. ADOPTABLE SANS FRAIS SUPPLÉMENTAIRES. Autrefois, ce loupot-là aurait fini, à peine né, comme les rejetons indésirés, difformes ou illégitimes : dans une fosse ou, s'il bénéficiait d'un ange gardien, déposé devant la porte d'une église... Mais, ouf ! nous avons évolué. Tout me porte à croire qu'avec la science actuelle et le très haut niveau d'éthique qui caractérise nos sociétés, les erreurs de manipulation ou de jugement, ainsi que le trafic de nouveaux-nés sont totalement inconcevables...

Donc, pas de saines copulations. D'accord. Mais pas de crépages de chignon si deux mères prétendent s'approprier le nourrisson. Pas de réclamation post-éjaculatoire pour les géniteurs qui changent d'avis et veulent assumer le fruit de leur semence. Pas d'embrouille inter-parentale. Tout baigne.

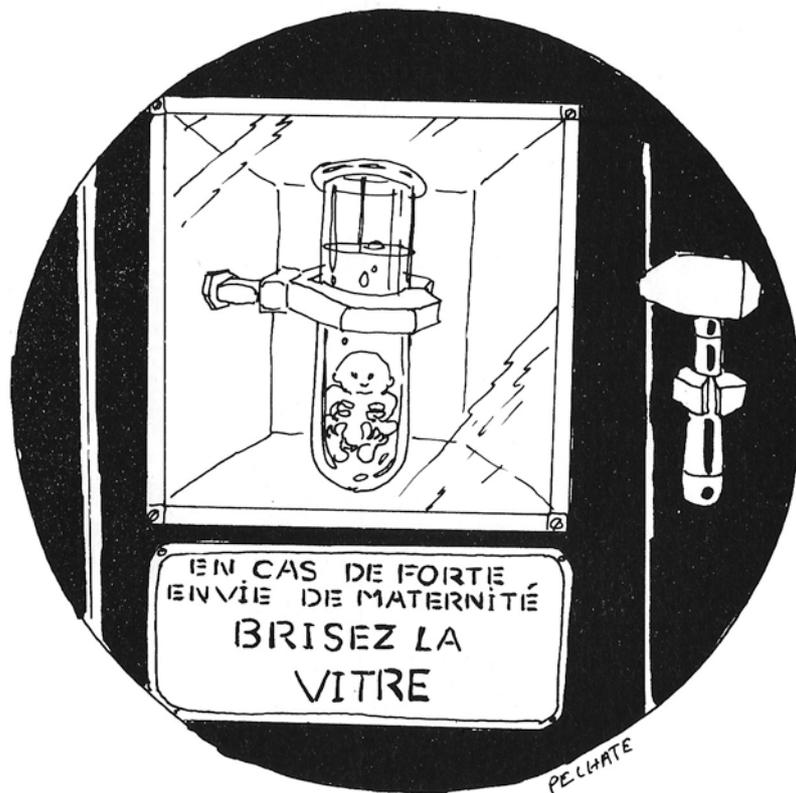
D.-H. Lawrence était-il visionnaire ? Dans *L'amant de lady Chatterley* il écrit : « Olive lisait un livre sur l'époque future où les enfants seraient cultivés dans des bouteilles. (...) L'avenir sera plus raisonnable que le présent, et les femmes ne seront plus abîmées par

⁷ Par insémination artificielle.

leurs fonctions. » On peut toujours espérer en effet. Les savants rattrapent toujours les imaginatifs et la réalité rejoint la fiction.

Prochaine étape : les généticiens vont pratiquer la parthénogenèse⁸ artificielle. Pourquoi ? Pour se passer de l'homme ? Pour faire enrager la Sainte-Vierge, qui détient le monopole historique ? Car je ne serais pas étonné qu'à l'avenir nos chercheurs n'en viennent à créer des marmots à partir de matrices synthétiques et sans la moindre once de sperme. Vous verrez, ils nous produiront des petits humanoïdes géniaux bourrés d'intelligence artificielle, mais mâtinés d'ADN humain pour commencer... Vous serez, vous, totalement dépassés parce que conçus dans la douce moiteur d'un bocal. Et puis la génération suivante ira à l'école avec des clones.

Je sens qu'on va bien rigoler.



⁸ Grossesse chez une femme restée vierge.

Lettre K AUX MECS

*Appeler les femmes le
sexe faible est une diffamation.*
Gandhi

Chers mecs,

Frottez-vous les mains, je brocarde pour vous avec délectation la lutte des nanas misandres et virilisées : l'émancipation haut-le-poing et la libération politicarde des femmes les ont gâtées au-delà de toute espérance. À tel point qu'elles ne trouvent plus de « vrais » hommes. Bref... La France s'est dotée d'un secrétariat d'État à la condition féminine. Enfin ! La disparition de la femme-objet ne serait plus qu'une question d'heures. Nous, les mâles, allons devoir brider notre vile nature et cesser une fois pour toutes de fantasmer sur les rondeurs de leurs anatomies. Qu'aucune illusion ne subsiste, porteurs de balustrines, la femme se bat avec nos propres armes et lacère son porte-jarretelles ! (Cependant je constate, l'œil brillant, que la mode a réhabilité ce noble accessoire de la féminité. Il était temps !). La mutinerie couvait depuis des lustres. Quand je dis « la femme », je pense à celle des Woman's Libs et des MLF, pas à celle dont la nature se rit des sigles gueulards, pas à celle qui reste femme : celle-là n'a que faire du féminisme. Elle se suffit à elle-même. Le scepticisme me gagne à la vue du militantisme anti-mecs. Car, quand Vénus s'harnache comme Mars elle provoque l'hilarité chez l'ennemi.

Mais halte-là ! Je lis sur vos visages rustauds un contentement trop hâtif. Si je bouscule les revanchardes belliqueuses, je m'empresse de vous mettre aussi les points sur les i : le féminisme historique s'accepte comme le rythme des saisons, chacune son tour ; et le machisme part en breloque. Bref, les gars, il faut vous recycler.

Tout comme j'ai dû discerner l'emmerderesse MLF de la femme de tête, je distingue l'*homo simplex* (dont je suis) de l'*homo complex* (dont vous êtes). L'*homo simplex* entretient des rapports sains, sereins et libres avec la femme. L'*homo complex*, en revanche, se pose en dominateur, mais il craint que la femelle mette en doute ou en péril ses prérogatives de coq.

La triste langueur des harems s'estompe à l'horizon des déserts oubliés, désormais réservée aux évocations romanesques, et vous m'en voyez ravi. Quoique d'humeur polygame à mes heures, je l'avoue, je ne suis pas solidaire de ces pachas qui choisissaient une compagne de couche comme on choisit un loukoum. Le harem d'origine où la femme vaquait à ses affaires en liberté fut trop tôt réduit en une cour close et muette à disposition du maître. Le sérail me déprime. Une femme qui se tait me paraît suspecte : quelqu'un lui lie la langue. À la lecture des proverbes misogynes émis par les Anciens d'Orient et d'Occident, je ne m'étonne de rien. Proverbe rabbinique : « *Celui qui perd son temps en discussion avec une femme perd son âme.* » ; chinois : « *On ne discute pas avec le vent, pourquoi discutes-tu avec une femme ?* » ; allemand : « *Où la femme règne, le diable est premier ministre.* » ; Euripide : « *La race des femmes est de nature traîtresse.* » ; Tertullien : « *La femme est la porte de l'enfer.* »

Ce festival dure depuis des siècles. Le Coran et la Bible emportent la palme des museleurs de la gent féminine : « *Les hommes sont supérieurs aux femmes à cause des qualités par lesquelles Allah à élevé ceux-là au-dessus de celles-ci. (...) Les femmes vertueuses sont obéissantes et soumises. (...) Vous réprimanderez celles dont vous aurez à craindre l'inobéissance ; vous les reléguerez dans des lits à part, vous les battrez (...) Allah est élevé et grand.* »⁹ Je suis toujours surpris de voir le Très-Haut mêlé aux décrets humains et en assumer souvent malgré Lui la responsabilité (et d'ailleurs, Dieu a-t-Il des balloches ou des seins ? Ou est-ce une entité asexuée ?). Ne prêtons pas au Ciel les sentences discriminatoires de St Paul : « *Le chef de la femme c'est l'homme. (...) Et l'homme n'a pas été créé pour la femme, mais la femme pour l'homme.* »¹⁰ Par chance, il ordonne aussi au mari d'aimer son épouse. Concession à noter.

Géniteur, mon semblable, sache que la nature m'a injustement frappé : je suis né sans aucun droit sur la femelle. Et mon éducation n'a jamais comblé ce vide. Paradoxe louche, je ne me sens pas castré. En un mot, être phallocrate ne m'intéresse pas. Jamais je n'ai considéré mon boute-joie comme un sceptre. Seulement parfois comme un tyran dont j'étais seul esclave. À aucun moment le « Femme, ferme-la ! » ou le « Toutes des salopes » n'a prévalu dans mon vocabulaire. Si garces il y a, salauds il y a.

Il est temps de changer de lunettes, mes durs. Assez de ces maris et frères justiciers qui lapident les femmes, les poignent, les

⁹ Sourate IV, v.38

¹⁰ 1 Cor. 11, v.3 et 9

empoisonnent, les enterrent vivantes sur des accusations d'adultère ou parce qu'elles enfantent hors mariage ! Les pays de culture musulmane ou orientale se satisfont encore de ces meurtres sans procès qui lavent l'honneur familial dans le déshonneur criminel et se justifient par la tradition religieuse. Comme s'il fallait absolument que ce soit la vertu des femmes qui garantisse la dignité de ces messieurs ! L'homme incapable de se préserver lui-même ? L'homme frappé d'une étrange impuissance, en réalité.



Que les Africains et les Indonésiens cessent aussi d'arracher à leurs fillettes la faculté d'éprouver plus tard du plaisir ! Laissez leurs clitoris tranquilles ! En quoi cette chose minuscule peut-elle vous incommoder ? Prévenir les tentations physiques ? On jurerait que cette perle intime s'érige en barrière au confort de votre propre plaisir mâle. Une rivale, en somme... Alors on coupe. Dégagé !

L'excision, rite ancestral et pratique culturelle, clamez-vous. Elle se place à un drôle d'endroit, votre culture... La « tradition » est le nom que l'on donne à la barbarie pour justifier son maintien.

Regardez le visage terrifié et souffrant des gamines que l'on excise ! Et les femmes sont les premières à perpétrer cette torture. Mais qui a inventé cette dégueulasserie ? Des hommes ? Des femmes ? Des hommes qui ont persuadé des femmes que c'était là un noble geste ?

Dieu (ou les dieux) a-t-Il, dans un accès d'ennui, décrété qu'il fallait tailler tout ce qui dépasse ? Dans ce cas, pourquoi n'émascule-t-on pas systématiquement les garçonnets ? Couic ! Inconcevable peuple d'eunuques... Ah oui, il y a la circoncision ! Sûrement une partie de plaisir pour l'enfant... Mais on incise si peu, tandis que sur les petites filles... Détendez-vous, les mecs, et ôtez vos mains de vos génitoires...

Quelle société de tordus peut inventer des traitements pareils sur les enfants, hein ?

En Chine, pendant des siècles les fillettes ont été une disgrâce. Je passe sur tout ce qu'on leur a fait subir, de la tête aux pieds, quand on ne les a pas jetées, à peine nées, dans les fleuves. Ne dit-on pas là-bas « *Mieux vaut un fils handicapé que huit filles en bonne santé* » ? Aujourd'hui, la sélection des sexes y reste affaire courante.

En Inde, avoir une fille plutôt qu'un garçon est aussi une quasi-malédiction. Alors on limite la population femelle au minimum nécessaire. Et on élimine le surplus : avortées, liquidées à la naissance (étouffées, empoisonnées, accidentées) ou un peu plus tard (« suicidées »...). Parfois on se fait un petit plaisir : un meurtre rituel, comme en juin 1986, dans l'État d'Orissa, quand un père a égorgé ses fillettes avec la complicité d'un gourou en une cérémonie digne du vaudou. Les pères ne veulent pas devoir un jour payer les lourdes dots exigées par la tradition au moment du mariage de ces saletés de filles. Alors, plus de filles, plus de dot !

Récemment, une femme indienne, Shah Bano, a lutté pour changer les choses dans son pays. Vaincue par l'islam qui lui refusait le droit à la justice, à savoir une pension du mari qui avait divorcé d'elle. Que pouvait-elle, seule contre tous ? Des exemples de femmes qui se battent pour des droits égaux, il y en a partout dans le monde, depuis celles qui agissent au Maghreb jusqu'à celles qui font la grève du sexe en Colombie pour forcer les hommes à cesser toute activité criminelle. Elles ont des c..., les femmes, bien plus que les hommes, souvent absents des combats de cause et englués dans leur lâche inertie.

Retour en Europe. Passons brièvement sur le proxénétisme, qu'il soit de bordel aux néons ou d'asphalte froid. Les entrecuisses de ces dames ne sont pas des usines et personne ne peut prétendre en

être propriétaire. Mais la question des putains et des maquereaux est aussi vieille que le métier lui-même. Et si on inversait les rôles ? Comment faire cesser l'abattage ? C'est peut-être une utopie.

Un domaine où on peut évoluer est celui de la violence conjugale. Bas les pattes, maris violents ! Cogner sa moitié est une manifestation d'impuissance, l'aveu d'une virilité défectueuse. C'est là que réside le niveau primitif de la guerre des sexes entre deux antagonistes qui ne peuvent se passer l'un de l'autre alors qu'ils pensent différemment. Un conflit ancestral. Pourtant, au néolithique la femme égalait l'homme dans la chasse, la cueillette, puis l'agriculture. Certaines tribus indiennes et africaines survivent en un provocant modèle de matriarcat. Je vous devine songeurs.

Chez les Scythes, les amazones guerroyaient aux côtés des hommes. En Europe, le XII^e siècle célébrait le culte de la dame, et au XVI^e siècle, Marie de Gournay, fille adoptive de Montaigne, rédigeait son traité *L'égalité des hommes et des femmes* et *Le grief des dames*. Le XVIII^e siècle retentissait des voix très influentes des nobles égéries, des salons aux alcôves, en passant par les boudoirs. Périmètre limité, certes, mais combien décisif à l'époque. Au siècle dernier, les ouvrières s'insurgeaient contre le sexisme, contre l'inégalité des salaires et des traitements dans le travail ; et les bourgeoises commençaient à gronder contre leur confinement au gynécée familial. Vous en voulez encore, mes gaillards ? Eh bien, sachez que l'autoémancipation des ouvriers est une idée de *femme*, Flora Tristan. Avant Marx ! Quelle claque ! Jusqu'à la libération sexuelle des années 60, les Louise Michel parsèment l'histoire, de révolte sociale en activisme philanthropique. La femme nous passe sous le nez, les mectons ! Elle participe !

La civilisation judéo-chrétienne, puis musulmane, avait fondé ses certitudes en de savants barbus détenteurs de l'autorité, laquelle ils ne purent jamais conserver sans assujettir leurs compagnes. L'empreinte hellénique, de plus, demeure bien visible par la bouche d'un brillant esprit, Pythagore : « *Il y a un principe bon qui a créé l'ordre, la lumière et l'homme ; il y a un principe mauvais qui a créé le chaos, les ténèbres et la femme.* » Avec de tels axiomes le raisonnement masculin a de qui tenir.

L'émulation femelle prive l'homme de son auto-suffisance. Dès que cette féminité se pare des atours les plus affriolants voyez le Jules perdre de sa superbe et de son assurance, car le désir rend humble. Exception faite des dragueurs sûrs d'eux qui ne réalisent pas combien ils sont vains, ridicules et importuns dans 95% des cas.

Ainsi, mes preux lascars, préparez le peloton pour le traître que je suis, resté dans le camp des femmes dès l'âge tendre. Leur compagnie m'a toujours plu, tandis que la vôtre, entre le sport, la bagnole, la politique et la bière... Pourtant ne croyez pas que l'amitié virile me soit étrangère, ni que je délaisse le sport. Mais si, par malchance, un petit macho sommeillait en moi, je prends garde de ne pas le réveiller. Il me casserait la baraque.



Lettre Q AUX VEDETTES

*Plus haut monte le singe,
plus il montre son cul.*
Chancelier Olivier

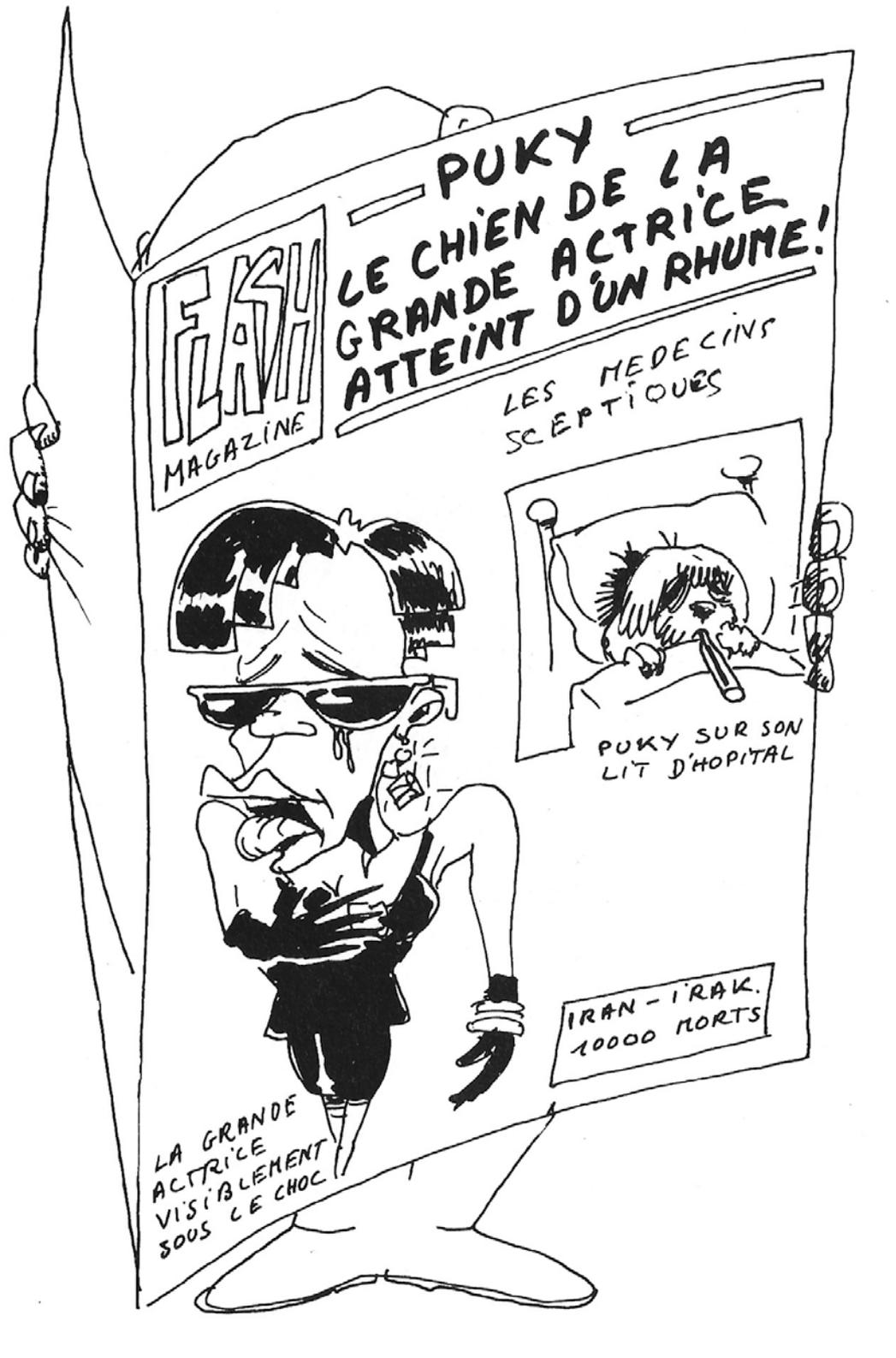
Mes chers fameux,

Je coule un regard stupéfait sur la publication de vos vies privées et je constate le luxe pulpeux dans lequel vous êtes établis. J'en ai le cœur meurtri. Têtes d'affiche et vedettes en tous genres vous me tirez les larmes aux cils : les journalistes indécents et bobardiens violent votre intimité — la violent avec votre bénédiction, dans la plupart des cas — et ils exposent au vil appétit plébéen les fastes de vos existences. Sur la page recto rutilent vos voitures de sport ; au verso gisent les dépouilles des victimes de la dernière catastrophe naturelle. Les journaux s'épanouissent en pleines pages couleur sur vos piscines turquoise et vos réceptions tropéziennes. Ah, les charognards ! Il est temps que cesse enfin l'exploitation honteuse des pauvres gens connus !

Le tout-Paris s'agite de soirées en cocktails et de cocktails en anniversaires, depuis l'Élysée-Matignon jusqu'au dernier club en vue ; et les odieux photographes volètent autour de vos célébrités qui ne rêvent que d'une cabane sur le causse ardéchois, se nourrissant de fromage et habillées de rêche. Je compatissais donc à votre infortune, condamnés à sourire, tout bronzés à votre retour de Rio, ou forcés de répondre aux questions des échetiers sur le tapis rouge d'un festival alors que la robe lamée de chez Dior vous pèse tant sur les épaules. Et puis, ces *parties* au Fouquet's deviennent d'un fastidieux...

Mais sachez que votre calvaire n'est pas inutile. Imaginez l'euphorie qui nous illumine lorsque, dépliant notre magazine, nous découvrons que l'acteur D. pèse 98 kilos et que la chanteuse R. porte des culottes soyeuses signées YSL ! Songez à la liesse née de ces nouvelles tant désirées : Unetelle, entre deux tournages, achète des animaux en peluche pour le Noël de sa fille ; Untel, de passage à Paris, s'est fait voler son sac alors qu'on l'attendait à Monte-Carlo pour un tournoi. Pensez à l'allégresse qui étire la gorge de la lectrice quand elle apprend que la veuve du grand chanteur B. est

partie pour son chalet suisse avec son nouveau mari, un homme d'affaires de Chicago ! La volupté atteint son comble lorsque le public sait que deux monstres des médias ont déjeuné ensemble à Deauville ! Ou qu'une star quelconque paie une nuitée de 5-étoiles l'équivalent d'un salaire mensuel...



Vos dîners au caviar nous passionnent. Nous y participons presque. Ainsi on a vu, lors d'une soirée chez Maxim's, un comédien-chanteur estimé monter sur la table et piétiner les verres de cristal pour venir s'installer de force à une place autre que celle qui lui avait été attribuée. Non contents de cabotiner à longueur d'apparition, les fameux s'expriment par caprices. À quoi cela sert-il d'appartenir au Gotha si c'est pour s'encombrer encore de gêne et de savoir-vivre ?

Le tout-cinéma/télévision se gave de denrées dispensées par Hédiard et Fauchon, tandis que le commun des concierges avale les potins publiés dans les gazettes où vous déployez vos dentiers étincelants. Comme disait Bonnard, la richesse illumine la médiocrité, mais cela vaut pour les nantis quels qu'ils soient, et pas seulement pour votre caste de *stars*. Et le reste du temps, vous nous crachez vos biographies standard et vos romans de gare — aidés par quelque nègre et poussés par les éditeurs cherchant la facilité plutôt que de véritables auteurs de talent —, et vous vous surprenez à nourrir l'ogre médiatique de vos littératures frelatées, insipides mais qui rapportent gros. Ah, cette manie de vouloir à tout prix se raconter alors qu'on n'a rien à dire ! Parfois, saisis d'une conscience, vous faites œuvre charitable, mais la discrétion qu'il sied d'entretenir en pareil cas est foulée aux pieds, avec l'appui des médias, et *tout le monde sait combien vous êtes empathique et généreux*. Oui, oui, je sais que votre renom sert la bonne cause, mais la bonne cause vous tartine l'image de miel en retour.

Malgré tout cela, j'éprouve la plus sincère des sympathies à votre égard, ô vedettes, et je comprends votre enfer quotidien. Traqués jusqu'au fond de votre lit, ce n'est pas une vie. Monroe, Bardot et quelques autres l'ont appris à leurs dépens. Mais le peuple vous adule et veut tout savoir. Dutruc remarié à un mannequin new-yorkais, une bombe remarquée pour une prochaine série TV, est de passage (3 jours) dans sa villa au Cap d'Antibes, « incognito », évidemment. Lachose a offert une montre sertie de diamants à sa fille pour son bac'. Savez-vous combien ces révélations pèsent sur le plateau de l'actualité internationale, entre les guerres et les soubresauts de l'économie ? Mais il nous importe de vous savoir bien installés dans vos vies ensatinées, douchés au champagne et pétants la gloire. Nous dévorons avec avidité les détails dorés ou noirs de vos existences et nous vivons par procuration le grand rêve de la popularité et de l'extravagance. Et tant pis si « célébrité » se mue en « sale abruti » au lieu de se poser en « salubrité ». Brassens chantait « *À toute exhibition ma nature est rétive / Souffrant d'une modestie*

quasiment malade... » et « Pour exciter le peuple et les folliculaires / Qui est-ce qui veut me prêter sa croupe populaire ? » Tout est question de décence.

Alors, continuez à étaler votre opulence et vos engouements, vous êtes le miroir de la félicité. Que la presse déballe vos pompes, notre seul souci à tous est qu'on vous ouvre des boulevards pour vos caprices les plus détestables. Après tout vous transpirez pour notre plaisir. Mais cette sueur consacrée ne doit pas virer sur vos épidermes bronzés-choyés, car alors vous devenez vite puants.

Vous, les parvenus à force de vache enragée (ou de piston) et de talent travaillé (ou de fesse), je ne vous dénie pas le fruit mérité de vos efforts, mais je vous suggère de le croquer avec moins d'ostentation. Le fruit du succès est aussi le fruit du hasard. De la chance offerte. Celui qui ne se mérite pas. Pas de quoi se pavaner sur une couverture de papier glacé. Ne vulgarisez pas le rêve que vous vendez en lançant à nos visages vos privilèges, car vous glisserez de votre piédestal et vous vous relèverez en capiteux état...

Lettre W AUX FANATISEURS

*L'islam, je l'ai appris comme un slogan.
Ça doit fonctionner de la même
façon chez les marxistes.
Radouah, « ex-sœur musulmane »*

Messieurs les fanatiseurs,

Heureux de vivre libre et le cerveau disponible, privilégié de nourrir les idées qui me plaisent, je jouis d'une position favorable pour constater les sorcelleries auxquelles vous vous livrez. Je regarde, étonné, les multitudes humaines dirigées vers leur destruction, la conscience orientée par des discours aussi nocifs qu'habiles, et dont les têtes (mal)pensantes (vous-mêmes) mènent les croisades dévastatrices. Tiens, « croisades » ! Les cœurs vaillants du Moyen Age, soulevés par des prélats belliqueux aux prêches captieux, partaient heurter leur haut idéal contre les murailles de Jérusalem... pour libérer un sépulcre vide, cent fois enfoui, cent fois piétiné. Les Croisés, malgré leurs armures rutilantes et la sainte foi portée au ventre, subissaient déjà un bain de cervelle à l'eau bénite. L'ambition et la testostérone se chargeait du reste. L'Histoire mesura leur victoire au degré de fertilité que la terre de Palestine gagna par le sang épandu en son aridité.

Votre cas s'engage mal. Les Conquistadores inventèrent un fâcheux écho aux croisades de la chrétienté. Le dossier qui contient les résultats de vos « enseignements » n'est qu'un registre de guerre et un constat de méfaits. Le passé édicte sa première règle de certitude : les exhortations persuasives précèdent souvent le tumulte des armes et les exactions des conquérants. Et ce savoir-faire initial demeure votre œuvre de choix, messieurs les endoctrineurs.

Le XX^e siècle dit de progrès vous voit centupler et avec vous vos moyens, donc votre efficacité. La diffusion des idées court par les ondes, la propagation des intentions politiques passe par les micros. Ça fait mousser la grande lessive des marottes à mettre en pratique. Et voilà quelques millions de civils sensibles à l'éducation de masse, animés d'un bonne volonté à détourner le cycle des planètes, dociles comme un troupeau auquel on aura promis de verts pâturages inaccessibles, et persuadés que les bergers — les guides et les

ayatollahs — ouvrent la voie vers le bonheur au rabais et la prospérité facile, voire le paradis. Quand les peuples ont faim ou ploient sous la dictature, leur inculquer la manière expéditive pour suivre cette voie est un jeu d'enfant. Un jeu auquel le même peuple perd 9 fois sur 10.

Vous, les endoctrineurs, vous vous y entendez si bien pour essorer les consciences. En Russie en 1917 et en Allemagne en 1933, le bolchevisme et le nazisme illustrèrent à la perfection cette rhétorique, martelée par des pantins bidons mais nocifs (Lénine et Hitler/Mussolini), mais dont les théories avaient la finesse du serpent. On a vu le résultat, et on se demande comment des paroles si bien formulées ont pu amener si loin... Les jongleurs avec des programmes mirobolants savent aussi jongler avec les hommes (Castro, par exemple). Mais depuis le Führer, cracheurs de promesses vénéneuses, la propagande s'est étendue sur le globe en un vaste filet, se muant ici et là en un manteau de chaînes. Et les peuples n'y voient que du feu.

Le communisme et l'islam politisé on repris le noir flambeau des anciens rinceurs d'esprit avec des méthodes adaptées. Ainsi vous avez insinué au cœur des discours un allié redoutable : la délation. Les âmes incoercibles et les voix dissidentes se sont vu asphyxier dans un silence imposé. N'a-t-on pas vu de jeunes écoliers roumains ou soviétiques dénoncer des parents surpris en flagrant délit de foi religieuse ? Ou des ouvriers chinois pointer l'index sur une famille rompant la conformité maoïste ? N'avez-vous pas réussi l'exploit phénoménal d'uniformiser tout un peuple dans le vêtement et la parole et d'avoir créé une Chine où 800 millions d'hommes et de femmes pensent *la même chose* ? Du moins « officiellement ». J'en ai froid dans le dos. Je n'oublierai pas l'image de la Chinoise monotone, à la féminité effacée, un enfant sur un bras et le fusil-mitrailleur sur l'autre. L'endoctrinement réalise de cyniques paradoxes. Mais la Chine des années 80 semble admettre que le soleil pourrait se lever à l'Ouest et elle laisse tomber le col Mao en faveur de la cravate, et la révolution au profit de l'évolution. Si Mao n'est plus un dieu, Mao soit loué !

Les fumées d'Auschwitz-Birkenau se sont à peine dissipées que votre talent à vous gaver sur la naïveté des peuples s'exerçait à nouveau. Le maccarthysme ne figurait-il pas lui aussi dans la liste des maladies idéologiques ? Accuser la moitié de Hollywood de sympathie rouge au point de lancer le hallali général nous rappelle, à

une moindre échelle, les purges staliniennes de 1938. Dans un bain de paranoïa, comme toujours.

C'est ainsi que la moitié de la planète s'est vendue à des systèmes de pensée servis par des propagandes sur mesure, hérissés de murs et de fil de fer barbelé. Des rizières cambodgiennes ou vietnamiennes aux rios d'Amérique latine, des brousses africaines aux neiges de Sibérie, et au Moyen Orient, partout résonne le martelage des crânes. Et le broiement des libertés, bien entendu.

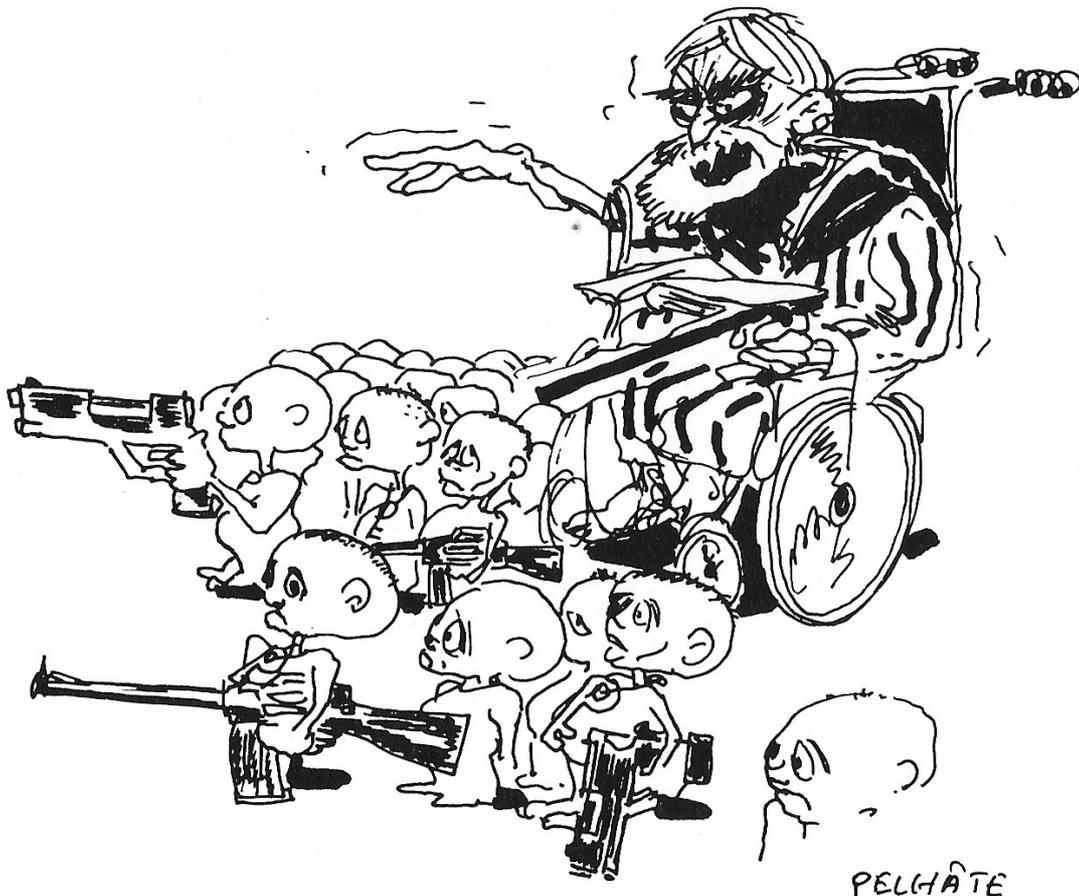
La palme revient à l'islam. Les soldats d'Allah nous préparent des aurores de feu où le *muezzin* semblera un chant de guerre, un appel au combat. *Jihad ! Jihad !* Guerre sainte. La mâchoire me tombe lorsque je vois combien l'intoxication ne s'applique pas tant aux adultes qu'aux enfants. Les mioches si réceptifs. Le processus n'est pas nouveau. Corrompre l'innocence est la plus élémentaire des tâches, la plus rapide, la plus rentable surtout. Les enfants-soldats de Khomeiny entrent en piste. Auprès d'eux, les Jeunesses hitlériennes et les Komsomols ont des allures de collège en pique-nique. Sur le champs de bataille Irak-Iran surgissent les poulbots-suicide, les immolés obligatoires des ayatollahs. À peine sortis du sein de leur mère ils courent sauter sur les mines en sacrifice à Allah. Dans l'exaltation, en crachant leurs slogans anti-impérialistes, eux les graines mêmes de l'impérialisme islamique. Des versets du Coran épinglés au revers, ils foncent à l'abattoir en gueulant de leurs voix encore vertes *Allah ô akbar ! Allah est grand !* Ces agneaux humains de douze ans, malléables à souhait, farcis de harangues, candidats aux premières lignes et provision de chair à canon toute fraîche, c'est vous, fanatiseurs, qui les fabriquez. Comme vous fabriquez des chauffards-kamikazes pour Beyrouth et Koweït... Mais vous prenez garde en restant courageusement en arrière des zones d'affrontement dans cette guerre où déjà plus de 55 000 gosses en kaki se sont fait éventrer. « Tu as douze ans, l'imam a besoin de toi. À l'école on va t'apprendre ce qu'est une grenade. » Voilà comment vous expédiez vos petits-fils au front pour un voyage sans retour. Votre magnanimité va jusqu'à leur ordonner l'absorption d'un philtre de guerre : ils mourront sans peur, drogués.

Honte aux survivants ! Il est conseillé de rejoindre Allah, sinon l'imam serait fort peiné. Sa vieille barbe frémirait, là-bas à Téhéran, dans la fraîcheur de son palais. Crevez avec fierté, jeune Iraniens, les mollahs vous couvent d'un regard paternel. Bien à l'abri. Planqués. Et puis, il faut bien que quelqu'un reste en retrait pour faire exécuter les femmes adultères. Que de bienveillance Allah déverse sur son peuple.

Et tant pis si toute une génération de jeunes musulmans se fait étripier, au risque de priver l'islam de fils, et de mettre ainsi sa propre pérennité en péril. Le Prophète serait fort contrarié de constater une telle malgestion des croyants, car il faut une bonne dose d'imbécillité pour sacrifier toute une descendance et de décimer les futurs musulmans ! Avouez, fanatiseurs, que vous êtes quand même foutrement cons !

En somme, vous, les vieux kroums sans c... qui fanatisent l'enfance du bout de leur bâton, êtes de méprisables lâches. Les brouilleurs d'esprits et les récupérateurs de misère que vous êtes tissent autour d'eux une auréole d'infamie que ne cautionne aucune autorité suprême.

Bâtisseurs d'enfer, vous ne l'emporterez pas en paradis !



Lettre Z
AUX « ENFANTS RECONNAISSANTS »

*À 50 ans on commence à se lasser du monde,
et à 60 le monde se lasse de vous.*
Oxenstiern

Chers enfants reconnaissants,

Notre société en crise ploie sous le fardeau des personnes inactives. Une catégorie de la population se tient dans le fourgon des premiers à débarrasser le terrain : les vieux. Déjà prêts pour un monde meilleur, ils n'ont aucune raison de s'imposer davantage malgré les progrès d'une science qui les maintient en forme plus longtemps et malgré le soin que prend d'eux le commerce des « seniors ». Sachez donc que j'approuve pleinement votre attitude : les hospices n'ont pas été construits pour les chiens. Les badernes hors-service y trouvent la chaleur humaine et tout loisir leur y est donné (quand leur mémoire ne défaille pas) d'échanger leurs souvenirs et le récit détaillé de leurs ulcères variqueux. Ils se régalent de soupe, économique, car leurs mâchoires désertées ne leur autorisent parfois rien d'autre. Et leur sérénité se suffit à elle-même.

Pour les gérontes rétifs à l'idée de quitter leur domicile, je vous suggère de les oublier dans un délabrement qu'ils s'obstinent à trouver douillet. Tôt ou tard ils crèveront de solitude. Pourtant, ils ont la télévision, merveilleux instrument de compagnie !

Oui, les vieillards nous emmerdent. Ils restent accrochés à « leur époque » qui était meilleure que la nôtre, ils bavent, ils se négligent, ils radotent, ils se plaignent sans arrêt. Ils critiquent la jeunesse, la surdité les gagne, parfois la teigne les ronge, ils ont l'humeur amère... Ah, que de maux ils traînent avec eux ! Il faut chercher les anciens au sourire indulgent, aux rides de tendresse, au savoir encore frais, à l'humour bonnard, à l'esprit pétillant, à la curiosité toujours vive. Des raretés.

Alors, pas de doute et pas de remords. On peut même les battre. Lorsque la mort les laisse moisir en sursis — à notre charge ! — et qu'ils sont là, diminués, dépendants, pendus à nous par le cœur, nous pouvons enfin les ignorer. Un rapport officiel aux États-Unis a estimé

que plus d'un million de vioques de plus de 65 ans étaient maltraités ou négligés par ceux qui en avaient la charge. Comme on vous comprend, mes chers enfants. Les Américains appellent ça *elderly abuse* — maltraitance des aînés. D'ailleurs, au Texas, la loi pénale stipule bien qu'on ne peut laisser mourir de faim ses enfants, sa femme ou son chien ; mais rien n'est mentionné quant au devoir de nourrir son père ou sa mère !

Après tout, ceux-ci vous ont élevés parce qu'ils ne pouvaient faire autrement. Et ils vous ont parfois exilés en pension ou ailleurs, loin d'eux. Qu'ils s'estiment vernis de jouir de l'hôpital ou de la maison de retraite. Les Esquimaux les auraient abandonnés aux ours.

Mais puisque nous vivons dans une société évoluée, il n'y a plus lieu d'aimer ni de respecter des parents séniles. L'entretien des anciens est un luxe suranné qu'on ne peut plus envisager dans l'état actuel des choses, surtout économiquement alors que les pensions s'amenuisent d'année en année. Cioran résume cette philosophie : « *La vieillesse, en définitive, n'est que la punition d'avoir vécu.* »

Notre égoïsme vital ne supporte plus l'expression de la gratitude filiale. Et surtout, la décrépitude que l'on combat par tous les artifices, nous terrifie car elle nous rappelle sans cesse que tôt ou tard...

De toute façon, nous ne serons-nous jamais vieux, nous !

